

**Zeitschrift:** Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

**Herausgeber:** Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

**Band:** 3 (1928)

**Heft:** 18

**Artikel:** Histoire de mobilisation [Fortsetzung]

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-711228>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Granges, Henniez et Lucens et à Avenches et Domdidier (cyclistes).

La première semaine sera consacrée à l'instruction des escadrons; on s'attachera plus spécialement à l'étude de l'utilisation tactique du fusil mitrailleur. Le lundi 24 septembre est réservé à des exercices de régiment. Du 25 au 27 septembre, auront lieu des exercices de détachements combinés sous la direction du commandant de la brigade, et auxquels prendront part en outre le groupe cycliste 1 et le groupe de mitrailleurs attelés 1.

La brigade sera licenciée le 29 septembre sur les places de mobilisation des diverses unités.

#### Groupe mitrailleurs attelés 1.

Le groupe de mitrailleurs attelés 1 entrera en service le 17 septembre à Yverdon, à 9 heures. Il quittera sa place de mobilisation à 15 heures pour se rendre, l'E.M. et la Cp. 3 à Granges, la Cp. 1 à Lucens et la Cp. 2 à Henniez.

La première semaine sera avant tout consacrée à des tirs à la mitrailleuse à grandes distances, dont l'importance est devenue plus considérable encore depuis l'introduction du fusil mitrailleur. Des instructions sur l'emploi du masque contre les gaz seront données aux officiers du groupe et à une compagnie.

Au cours de la seconde semaine, auront lieu des exercices de groupe, puis le groupe passera sous les ordres du commandant de la brigade de cavalerie 1 pour des manœuvres combinées, qui se termineront le jeudi 27 septembre par un défilé.

Le groupe regagnera ses cantonnements de la première semaine puis se rendra à Yverdon le 28 septembre pour y être licencié le samedi 29 septembre.

## Histoire de mobilisation\*)

### De garde.

(suite)

Etourdi d'un tel vacarme, honteux d'en être le sujet, affreusement secoué par le passage d'un chagrin amer à la joie d'être père pour la première fois, désolé d'avoir pu, comme un fou, froisser l'heureux message, Cuendet sentit sa gorge se serrer et ses jambes sur le point de le laisser choir. Il gagna le coin le plus sombre

\*) Extrait de « L'arme au Pied » de Henry Chardon (fr. 3.50. Librairie Payot & Co.).

et s'étala le nez dans la paille, cachant sa tête dans ses bras pour étouffer son dépit et ses sanglots.

Et tandis que les rires continuaient, émaillés de plaisanteries impitoyables, Baudaz vint s'agenouiller près de Cuendet, cherchant, de ses mains et de ses paroles fraternelles, à lui retourner le corps et l'esprit. Sa malheureuse supposition, si légèrement émise, était suivie d'effets fâcheux, pénibles, dont il se jugeait responsable.

— Voyons, voyons, ami Cuendet, sois raisonnable! Une méprise, après tout... un peu gosse... mais aussi une grande joie, très grande, intime... Je sais ce que c'est que d'être père. Tout s'est heureusement passé chez vous, grâce à Dieu; et vous devez...

— Garde à vous!... commanda le sergent rappelé soudain aux devoirs du service par l'entrée de M. le lieutenant de Charpentier, chef de poste.

Instantanément, rires et lazzis se turent et les hommes se trouvèrent debout dans la position militaire: tête haute, talons joints et les mains à la couture du pantalon. Seul, Cuendet ne bougea pas.

De stature élevée, — un mètre quatre-vingt-dix, — hautain, le visage rasé complètement; très jeune, — vingt-trois ans, — volontairement roide et déagréable envers la troupe, le lieutenant avait pris les galons plus par snobisme que par dévouement et portait l'uniforme avec une satisfaction dénuée de chaleur communicative. La nature hétéroclite de la section à lui dévolue était probablement pour beaucoup dans ses façons peu gracieuses. Habitant Paris, il n'était pas moins dépayssé que nombre de ses hommes; et la hauteur où il se tenait l'empêchait de se rapatrier. Il avait apporté de la grande ville des façons et des termes parfois très durs; façons de névrosé, termes des Halles que les troupes ne supportaient qu'avec peine. Pour l'instant, son œil froid les inspectait avec une intention dépourvue d'aménité.

— Hé vous!... là-bas? êtes-vous sourd ou ivre? demanda-t-il en apercevant Cuendet. Qu'est-ce-que cela signifie, sergent?

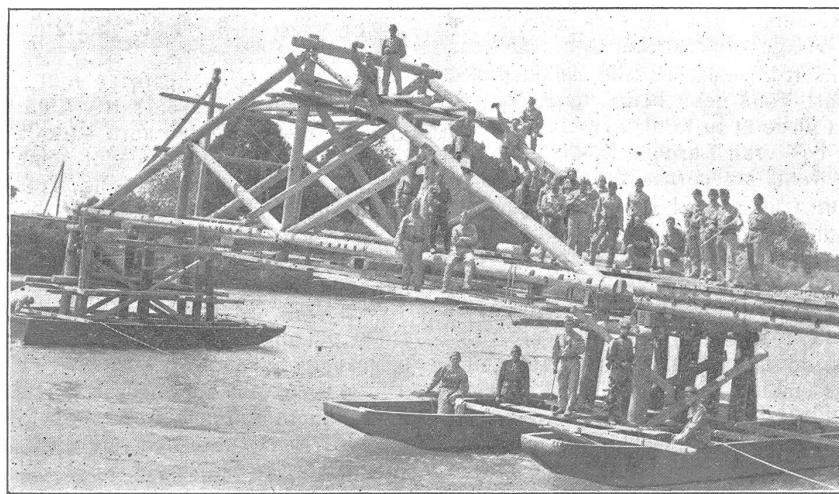
— Il est malade, mon lieutenant, hasarda Baudaz pour sauver la situation.

— Vous, taisez-vous! Je ne vous demande rien.

— Il est malade, mon lieutenant, expliqua Schneider.

— Repos!

Avec ensemble, les hommes, y compris le sergent, lancèrent le pied gauche en avant d'un demi-pas et attendirent immobiles, muets.



Brückenbau

(Hohl, Arch.)

— Rien à signaler, sergent? Rien de particulier? Le sous-officier reprit automatiquement la position militaire:

— Rien, mon lieutenant.

— S'il survient quelque chose, vous me trouverez à la ferme.

Il salua et tourna les talons.

— Garde à vous!... commanda derechef le sergent. Puis quand l'officier fut sorti:

— Repos!

Il s'avança vers Cuendet et considéra ce grand corps d'un œil courroucé:

— Vous mériteriez quarante-huit heures de bloc, «Eselkopf» que vous êtes. Debout!... ou je me fâche, à la fin!

Cuendet ne souffla mot et ne bougea pas. Au bloc?.. Tant mieux! il y serait tranquille.

— Ne faites pas attention, sergent, je vous prie, intercéda Baudaz de sa voix la plus persuasive. Il a reçu un coup, vous comprenez? un coup... On serait malade à moins.

Le sergent tira sa montre:

— Trois heures quarante minutes... Je voudrais savoir où il se tient, cette espèce de caporal tire-au-flanc? Voilà plus d'une heure qu'on ne l'a vu, sous prétexte d'écrire une carte à sa mère. S'il n'est pas ici dans cinq minutes, je fais mon rapport... sans rémission, cette fois.

— Adopté à l'unanimité! dit Pasche.

Baudaz, auprès de l'inconsolable troupier, avait repris ses bons offices, aussi vains, du reste, que précédemment. Le pseudo-malade y mettait de l'entêtement... un entêtement déplorable. Tonduz, probablement du même avis, s'approcha et annonça sa présence à Cuendet par une claque au bas du dos.

— Salut, Jules!... C'est l'heure de traire, il faut te lever.

Verdier, Huguenin, Pasche s'approchèrent à leur tour, repris de l'envie de rire.

— Hé Jeannette! continua Tonduz, tu ne te méfies pas que tu es père de famille, à présent? qu'il s'agit d'être sérieux? Ce n'est pourtant pas l'héritage manqué de ton père qui t'écrase pareillement? Tu dois être bien content qu'il ne soit pas mort!... Sa capote est toute trempe... Deux hommes de bonne volonté pour la lui enlever et le bouchonner dans les règles. Une... deux... trois!

Jamais l'armailli n'en avait dit autant. Cette virtuosité extraordinaire eut un effet merveilleux: Cuendet se retourna et s'assit.

— Canaille de Colombi! fit-il dans un gros soupir et en s'essuyant le visage pour cacher son embarras.

— Misère de misère! nasilla Pasche, qu'on puisse être ingrat à ce point! Voilà deux heures que Colombi est sous l'averse à ta place et tu te plains? C'est à vous dégoûter du monde, pas vrai, Larpin? Et dix fois plus bête que la bête à trente-six cornes de l'Apocalypse!

A ce moment entra le caporal Besuchet, blanc-bec fringant doué d'un aplomb inaltérable, mais toujours astiqué à dire d'expert. Commissionnaire public à la gare de Montreux, il y avait acquis, malgré son jeune âge, un fonds inépuisable de roublardise et d'amour du repos. Au demeurant, sous-officier modèle.

— Les hommes de la troisième pose: Huguenin, Verdier, Tonduz, rassemblement!

Le sergent alla contrôler au tableau de service les noms jetés de mémoire par le caporal. Une erreur lui aurait permis de laver la tête au tire-au-flanc, opération



Sanität.

(Hohl, Arch.)

qu'il eût faite en conscience. Lui, Schneider, ne se fût jamais hasardé à commander un service sans être sûr de son fait, sans consulter son calepin. Mais avec ces Welsches... Il constata, à regret, qu'il n'y avait rien à reprendre et surveilla les faits et gestes du caporal avec un redoublement d'attention. Besuchet connaissait son homme; le sergent ne fit pas ses frais.

A quatre heures moins deux minutes, le caporal emmena son monde; à quatre heures deux minutes, la sentinelle devant les armes réintégra le poste. Un grognard ne s'en fût pas mieux tiré.

— Ma foi!... il fait meilleur dedans que dehors, dit Klein en secouant son képi trempé de pluie.

Abrité par l'avant-toit, Klein n'avait pas trop souffert des averses; les sentinelles extérieures, en revanche, rentrèrent avec quatre ou cinq kilos de pluie sur le dos. On n'a pas idée, si l'on n'y a passé, de la quantité d'eau qu'une capote militaire peut boire. A peine nos troupiers étaient-ils à l'abri que la fermière, qui guettait leur retour, apporta un grand pot de thé bouillant parfumé de kirsch. Fumet, pot et fermière soulevèrent d'unanimes bravos.

— Vous permettez, monsieur le sergent? dit-elle en plaçant le pot sur la table et en le flanquant de deux verres.

— Madame, je vous remercie bien, mille fois!

— Ne parlons pas de ça, monsieur le sergent, et à vous les soins de faire la tournée. J'espère qu'il y en aura pour tous. Et s'il n'y en a pas assez, il y en a encore. Il s'agit de se précautionner, par ce vilain temps. Ces pauvres chers soldats en ont grand besoin. Un refroidissement est si vite attrapé!

En gagnant la sortie, elle tâta les capotes des arrivants et reprit:

— Vous ferez apporter tout ça au four, n'est-ce pas, monsieur le sergent? Il y a un bon feu exprès pour tout ça sécher. Il y en aura toute la nuit, s'il le faut, exprès. Les fagots ne manquent point, Dieu soit bénî!

Puis elle se hâta de sortir, l'excellente femme, sous un flot de remerciements.

Si tous les proprios ils faisaient comme ça, dit le dernier venu et le plus copieusement trempé, on aurait du cœur à défendre le pays.

— Vous, Lévi, articula nettement le sergent, il vous faudrait quinze jours sur le front pour vous remettre la cervelle à l'endroit.

— Avec une ration de schlague soir et matin pour tout potage, ajouta Pasche.

Ces quelques mots suffiraient au besoin, à noter «l'état d'âme» du citoyen Lévi. Cependant il n'est pas

oiseux de dire qu'il se faisait plus noir qu'il ne l'était. A l'exemple de beaucoup d'autres simples d'esprit, il s'imaginait qu'épater le bourgeois conférait un lustre inusable. Quant à renier la patrie, sa présence sous l'uniforme nous dispense de l'en disculper. Il n'en tenait pas moins à produire son petit effet, heureux, sans qu'il y parût, d'y réussir presque à tout coup.

Cuendet ne se fit pas prier lorsque vint son tour de vider un verre. Il était resté couché, encore bouданç ou en ayant l'air, afin de démêler, dans une tranquillité relative, l'écheveau si embrouillé de ses affections. Les yeux clos, simulant le sommeil, il revoyait en pensée la maison paternelle, basse, large, paisible; la grande chambre d'en bas, au midi, entre le corridor et la grange; il sentait une envie folle d'aller voir de ses yeux ce qui s'y passait. Quelle tête avait-il, ce gamin? Blond comme sa mère? Ou noiraud comme tous les Cuendet? Et quel nom lui donner? Louis? puisque la maman s'appelait Louise? Jules? puisque tous les aînés, de père en fils, portaient ce nom-là. Graves questions, douces perplexités. Enfin, tout avait bien marché. Et c'était un garçon, voilà l'essentiel.

Il lui faudra un congé, à tout prix, n'importe comment. Ce ne serait pas facile. Deux fois il en avait demandé un de quarante-huit heures, et toujours rien. Son père malade et sa femme au lit, sans compter un défenseur de plus pour la patrie, que faudrait-il d'autre, à ce tonnerre de capitaine? Que le gamin, la mère, le grand-père et toute la boutique fussent au cimetière, peut-être? Passe encore si les Allemands voulaient chercher chicane, mais ils avaient assez à faire ailleurs. Il demanderait un congé et l'on verrait! Se ficher plus longtemps du monde, cela finirait bien, un jour ou l'autre, par se gâter sérieusement. Muni de ce réconfort et d'un grand verre de thé par-dessus, il bourra sa pipe et sortit pour l'allumer.

La pluie avait cessé. Tout le monde, hormis le sergent et le tambour, était devant le poste, causant et fumant; fumant avec délices après plusieurs heures de privation; causant de la guerre, du temps, de l'hiver qui serait rude à passer, et surtout des enfants et de la maison, où la vie ne devait pas être gaie.

A huit heures et demie, il n'y avait plus dehors, à part le fonctionnaire devant les armes, que le sergent et Baudaz. Avec une persistance louable, ce dernier cherchait à jeter dans l'âme germaine du sergent, quelques lueurs de la claire âme romande, si pitoyable au sort navrant de la Belgique.

Le vent avait fraîchi. La nuit se piquait par-ci par-là d'une timide étoile. Aux démonstrations les plus pressantes, le sergent ne laissait pas de remarquer avec intérêt:

— Il faut rentrer, Baudaz. Avec ce petit air frais et les pieds dans la boue, vous n'allez pas manquer de vous... de vous... atchi!... excusez! de vous enrhumier. Et moi aussi, vous voyez!

Baudaz était sur le point de suivre ces sages conseils, quand une vive lumière fit miroiter les flaques au tournant du chemin. Un cycliste parut... Militaire, probablement? Militaire, en effet. Il mit pied à terre et s'annonça:

— Cycliste Durussel, Arnold, sergent. J'ai un télégramme à l'adresse de Jules Cuendet. Est-il ici?

— Pour qui? demanda le sergent.

— Cuendet, Jules, fusilier, première section.

— Il est de faction à quinze cent mètres d'ici, à main droite, — le sergent étendit la main dans la direc-

tion indiquée. — Encore un télégramme? Pourvu que sa femme ne soit pas morte en couches! dit-il soudainement inquiet.

— A moins que ce ne soit son père! murmura Baudaz, anxieux.

— Vous ne savez pas ce qu'il dit, ce télégramme? demanda le sergent.

— Non, sergent, pas un traître mot, c'est défendu. Vous dites que Cuendet est à quinze cents mètres plus loin?

— Oui, près du moulin... Approximativement bien entendu.

Et déjà le courrier enfourchait sa monture.

— Je vais avec vous, camarade, dit Baudaz. Vous permettez, sergent?

— Oui, si cela vous fait plaisir.

Les deux militaires se mirent en chemin, l'un poussant sa machine et l'autre l'escortant. En quelques mots, Baudaz communiqua au cycliste le sujet de ses perplexités.

— Ne te fais pas de bile. Du bluff, ces télégrammes, pour obtenir un jour ou deux de congé, répondit le cycliste, évidemment homme d'expérience. Mais ça ne mord plus. Il y en avait trop.

— Parton! Je suis convaincu qu'ici il n'y a pas l'ombre de bluff, comme vous dites. Cuendet est trop simple, de trop bonne foi; jamais de tels subterfuges ne lui viendront à l'esprit. Je suis inquiet, je vous assure véritablement inquiet.

— Moi, continua le cycliste, je ficherais quarante-huit heures de clochette par télégramme à ceux qui les reçoivent.

— Vous plaisantez?

— Non, mille bombes! Je suis sérieux, tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je voudrais t'y voir, toi, à ma place, toute la journée sur les routes, par ce temps de misère, à porter ces bouts de papier; des blagues, onze fois sur dix.

— Halte!... qui vive! cria Cuendet, debout, à vingt pas.

— Cycliste militaire en service commandé.

— Avancez!

— Encore une dépêche pour toi, ami Cuendet, dit Baudaz en le rejoignant.

— Voici le machin, l'ami, dit le cycliste en tendant son message. Je serais tout de même curieux de savoir ce qu'il chante... si tu permets? Je t'éclairerai.

Il releva le phare de sa machine, tandis que le destinataire ouvrait le pli.

— Que diantre peuvent-ils encore me télégraphier? murmura Cuendet devenu cramoisi.

— Vois-tu, Cuendet, insinua Baudaz d'une voix chaude, quoi qu'il arrive, il ne sert à rien de se démonter. Et à présent qu'on est au service de la patrie... Eh bien, qu'est-ce qu'on t'apprend, Cuendet? Rien de fâcheux dis?

— Non, rien de fâcheux, répondit Cuendet d'une voix tremblante, étouffée, ahurie, en tendant machinalement le télégramme à Baudaz qui lut à haute voix:

— «Un second garçon. Tout va bien. Viens. Louise.»

— Qu'est-ce que je disais? conclut le cycliste. Est-ce la peine, voyons, de nous faire marcher pour de pareilles fariboles? Un garçon de plus ou de moins! Et puis après? C'est dégoûtant. Bonsoir!

Sur ce, tempétueux et soulagé, il enfourcha sa machine et disparut dans la nuit.